

PHILIPPEVILLE

JUILLET 2024

En retard... Nous sommes en retard !

En maillots, espadrilles aux pieds et serviettes de bain sur l'épaule, nous traversons en courant la route de la plage déserte à cette heure.

Départ 6 H 15 pas plus tard ! Nous avait dit Edward, le père de Bichon.(chez les Gudin c'est Edward de père en fils, alors on différencie notre copain par Bichon)

Il était 6 H 45 et après un bol de café au lait avalé en vitesse nous voilà dévalant les dunes pour rejoindre la plage où était en cale sèche le hors-bord.

Nous avons été invité Dédé et moi à passer une semaine d'août au pavillon des Gudin à « Jeanne d'arc » la grande plage de sable fin de Philippeville.

Nous reconnaissons Salvatore, pantalons retroussés à mi mollets s'affairant à décharger son cageot de poissons.

-Eh ! Les jeunes vous êtes tombés du lit aujourd'hui ?

-Pas tout à fait lui répond Bichon ! On va se faire engueuler...

Au bas de la plage, nous reconnaissons Edward, le père de Bichon occupé à mettre à l'eau le hors-bord. Nous nous précipitons pour l'aider. Le moteur est déjà installé.

Un coup d'œil sans un mot... *Hum...bon...Vous êtes prêts ?*

A quatre, le bateau est mis à l'eau en cinq-sept.

Le hors-bord est lancé, c'est bichon qui dirige la manœuvre.

Direction l'îlot immergé des lions dans l'axe du sous-marin échoué (les lions de mer avaient déserté ce coin depuis longtemps, mais le côté sauvage de la plage s'y prêtait bien et le nom est resté depuis 1836. Quand au sous-marin il s'agissait d'un sous-marin Allemand de la dernière guerre en surveillance des ports de Philippeville et Bône distants de 50 kilomètres qui avait préféré s'échouer sur la plage plutôt que de couler).

A l'extrémité de l'îlot, le casier à langoustes immergé la veille, paraît occupé,

On s'en rend compte en le hâlant à bord, et cela redouble notre énergie.

Une fois arrivé en surface, on s'aperçoit qu'il l'est effectivement....mais...par des poulpes.

Certes il ne fallait pas s'en effrayer, et pour un « terrien » comme moi, je savais qu'il fallait se laisser accrocher la main, remonter jusqu'à la calotte que l'on retournait, aussitôt le poulpe aveuglé nous lâchait et on pouvait alors en disposer.

-Bon les jeunes, une salade de poulpes c'est un peu maigre, nous dit Edward, nous allons essayer de compenser avec quelques dizaines d'oursins !

-Une « oursinade » ça plaît à tout le monde.

Masques et tubas jaillissent du sac et nous voilà transformés en plongeurs-cueilleurs.

Dédé plonge et remonte deux fois plus vite que nous...

Les sacs-filets que nous avons en main se remplissent et se vident dans un cageot. Le père de Bichon sourit en rangeant notre pêche.

-Et bien ! Dédé aura droit à une double part il me semble.

-Je ne sais même pas si j'aime ça, je n'en ai jamais goûté ! C'était mon cas également.

A l'époque je n'étais pas assez averti pour arriver à les décrocher sans me faire piquer (mais il me semble me souvenir que je ne m'en étais pas trop mal sorti). Depuis je me suis nettement amélioré, arrivant même à les ouvrir avec une simple fourchette.

-Bon, je pense que vous avez fait du bon travail, on rentre...

Nous étions à environ 200 mètres du bord.

-Moi, je rentre à la nage ! Dédé plonge et commence un crawl parfait (les longueurs de bassin de la piscine olympique de Constantine portaient leurs fruits). Le hors-bord le suit ce qui fait que nous arrivons en même temps à la plage.

Rangement du matériel, rinçage du bateau à l'eau douce et transport de notre pêche à la villa.

Dédé et moi découvrons ce type de fruits de mer, mais nos amis avaient d'autres invités et quel plaisir de partager ces longues tablées où chacun s'employait à raconter sa dernière histoire avec forces gestes et rires francs ...Les « Tête de tchoutche que t'ie » fusaient, (Le tchoutche étant le poisson le plus couillon que l'on connaisse...on l'attrapait avec les doigts)

-Mais... Tu n'exagères pas un peu, disait l'un !

-Ah voilà... c'est bien de toi, puisque je te dis que c'est la pure vérité, disait l'autre !

Arrivait le temps de la sieste et ... l'attente des trois heures post digestion. C'était le seul point où toutes les mères étaient intransigeantes. Calvaire pour nous jeunes adolescents qui occupions cette corvée assis sur nos lits de camps à jouer à la belote.

Nous aurions préféré, à l'abri d'une tente de plage, nous adonner à notre jeu favori : le carré arabe tracé sur le sable où chaque concurrent muni de 3 galets de couleur différente essaye de contrer son adversaire.

Ceci nous permettait de passer allègrement cette période de la journée en soulevant régulièrement le bas de la tente de plage. Histoire de vérifier si sous les autres parasols le « règlement » était suivi !

Les trois heures passées, cet après-midi là nous avons choisi la chasse. Munis de nos carabines à un coup, nous arpentons dunes, buissons et petites collines des alentours jusqu'aux rangées de vigne qui jouxtait le camp Bigeard (du nom du célèbre colonel de parachutistes. Ce camp était un havre de paix et de repos pour les unités durement engagées). On était loin d'imaginer ce qui allait nous arriver.

Étourneaux, moineaux, mésanges, chardonnerets aussi maigres les uns que les autres, voilà notre tableau de chasse habituel.

Alors l'espoir de courser une caille, on ne pouvait qu'en rêver.

C'est pourtant une caille, qu'avait repéré Bichon au pied d'une rangée de vigne, occupée à picorer quelques grains de raisin à terre.

Le doigt sur la bouche, on avait tout de suite compris, le silence était de mise.

Après une approche digne d'un bon western, un coup suffit (heureusement car il n'y avait pas d'autre possibilité).

Bichon gravit le talus et se précipita pour récupérer son gibier. On le vit s'arrêter net, carabine penchée à bout de bras et on entendit des voix. Nous, on le rejoignit aussitôt et on aperçut un groupe de 6 ou 7 parachutistes en tenue camouflée avec casquette visée sur la tête. Un individu qui semblait être le chef haranguait ses hommes.

-ça alors messieurs, vous avez vu ! Avec cette pétoire arriver à débusquer et cueillir cette belle caille ! Chapeau jeune homme !

-Et nous avec nos calibres, on va rentrer bredouilles (il avait un fusil de chasse à culasse rechargeable et sa garde rapprochée armés de mitraillettes). Puis il nous aperçut Dédé et moi... *Vous aussi la même pétoire ! Vous êtes de futurs commandos les jeunes ...*

Allez bonne chasse !

-Vous êtes qui monsieur ? lui demanda Bichon,

Je suis le colonel Bigeard mon gars, tu pourras le raconter à tes parents. (le colonel Bigeard était le patron de la 10^e division parachutiste, auréolé de gloire et adoré par ses hommes)

De retour à la villa, Bichon raconta nos exploits à sa mère qui eut comme seule réponse,

-Bon tout ça c'est bien beau, mais si vous voulez les manger il faudra les plumer et les vider, au boulot !

Notre corvée terminée, un bon bain ne nous fera pas de mal.

Un tête dans l'eau et Dédé nous lance :

-Alors un cent mètres nage libre OK ?

-Avec toi on n'a aucune chance...

Pas très loin de nous un gamin grincheux engueulait sa maman qui essayait de lui apprendre à nager.

Dédé s'approche de lui.

-Si tu veux apprendre à nager, tu t'y prends mal !

-T'es qui toi ?

-Moi ? Je sais nager regarde ! Et il réalise 5 ou 6 crawl devant lui. Alors je peux t'apprendre ?

Le gamin yeux ronds ne dit plus rien.

-D'abord il faut apprendre à respirer. Mains dans le dos, tête sous l'eau souffle en comptant jusqu'à cinq, tourne la tête pour inspirer de l'air, remet la tête sous l'eau et souffle cinq secondes, ainsi de suite, OK !

Le gamin manque de s'étouffer. Dédé lui relève la tête,

-C'est trop dur, je n'y arriverais pas ?

-Continue, ça va venir tout seul ! Sa mère souriait et regardait notre moniteur d'un œil bienveillant.

-Une fois que tu as appris à contrôler ta respiration, on s'attaquera aux bras et battement de jambes OK ?

Le gamin était tout ouïe et regardait son prof avec une grande attention.

Nous, on s'était assis sur le sable et on surveillait la scène. A un moment, nos regards se sont croisés,

-Il n'est pas mal notre copain, hein

Le bain de la soirée achevait de nous épuiser... Puis on entendit clairement l'appel qui nous ramenait à la raison

-Andréée, Géraald, Edwaaard, la dooouuuuche... c'est ainsi que l'on sortait de l'eau, doigts gercés et épaules brûlantes.

En sortant de la douche, une serviette en main, occupé à me sécher les cheveux, je m'approchais une dernière fois de la plage et c'est là que je pris conscience de la beauté du paysage...

En contre bas près des bateaux couchés sur le flan, Edward discutait avec Salvatore le pêcheur. Certainement de coins poissonneux où déposer casier à langoustes ou autres palangres,

L'air était immobile et tiède après la chaleur de la journée...

Quelques instants après, la terre sembla retenir son souffle,

Seul résonnait le murmure des vaguelettes grimpant mollement à l'assaut de la plage.

Le soleil disparu derrière les collines du Cheraïa ...

Des moineaux avec leur vol zigzagant, en quête de je ne sais quelle nourriture animèrent brièvement le paysage.

Une lumière adoucie à alors envahi l'ensemble de la plage... Les assiettes et les verres tintaient pour le repas du soir.

Ainsi vont les souvenirs. J'ai certainement oublié quelque chose.

Il me semble que cette journée d'été se situait en Août 1961, notre dernier été en terre d'Algérie.

Gérald IOTTI